

Is vécurent à Sainte-Aulde

MICHEL BREZIN

FIT FORTUNE À LA RÉVOLUTION

Outre la sainte qui donna son nom au village, il faut évoquer le souvenir de Michel BREZIN, mécanicien-fondeur qui, à la fin du XVIII^e siècle, fit fortune en récupérant la fonte des cloches saisies par la Révolution et en retirant l'argent. Il fonda l'hospice de la ville d'Avray et légua son domaine du Moncel (mentionné souvent Grand Moncel, en opposition au Petit Moncel des bords de Marne) aux Hospices civils de Paris et une somme de 400 000 F affectée particulièrement aux fabricants de métaux. Une rue de Paris porte son nom dans le 14^e arrondissement. Le domaine du Moncel lui était revenu en héritage à la mort de son père, Denis BREZIN-LARIVIÈRE (1758-1828), le 2 mai 1796, après avoir racheté les parts de ses trois sœurs. Louis-Philippe fit vendre le domaine devenu public en 1838, par lots et adjudication. Un marchand de bois la racheta. La famille qui lui succéda l'agrandit et la transforma en demeure aux allures alsaciennes.



LES PEINTRES DE L'ÉCOLE IMPRESSIONNISTE

À la fin du XIX^e, tout comme Chamigny ou Luzancy, Sainte-Aulde était fréquentée par beaucoup d'artistes de talent qui venaient s'inspirer de vues et de paysages. En 1920, deux peintres parisiens ont un pied-à-terre à Sainte-Aulde : WENTZ et DELBROUCK.

Louis-Alexandre BOUCHÉ (1838-1911) né à Luzancy, est formé par Corot. Il peint notamment "Bords de Marne", qui représente le village de Sainte-Aulde et son église. Acquis par l'État au Salon des artistes français de 1889, il fut attribué au musée de Lyon en 1890.



Un autre tableau "Le hameau au crépuscule" représente aussi le village. Il fut acquis 1 800 F en 1901 au même salon et attribué aux musées nationaux. De 1902 à 1919, il est conservé au musée du Luxembourg, avant d'être envoyé à la résidence du gouverneur militaire de Strasbourg. Depuis sa piste est perdue.



L'atelier de Jean REMOND (1872-1913) surplombe encore la Marne, rue des Graviers. Il peignit un tableau "La neige à Sainte-Aulde", exposé lors d'une exposition posthume qui lui fut consacrée à l'école nationale des Beaux-Arts en mai 1914.

Jean-Marc ROBBÉ (1955 à La Ferté-sous-Jouarre) a eu pour maître Franck Alessio, André Planson, Louis Cazals. Il peint "le village de Sainte-Aulde" et réside à City.



JEAN-BAPTISTE BAUDIN

UN DÉPUTÉ CÉLÈBRE (1811 - 1851)

Dans la même maison que celle de Michel BREZIN vécut Jean-Baptiste, Alphonse, Victor BAUDIN. Médecin, député de la Seconde République en 1849 et promoteur de l'enseignement public et obligatoire, il mourut sur une barricade de la rue Sainte-Marguerite à Paris, lors du coup d'Etat de Napoléon III, le 3 décembre 1851, au cri de "Vous allez voir comment on meurt pour 25 F par jour", qui était le montant de l'indemnité quotidienne de député. Il fut inhumé au Panthéon, en même temps que Carnot, en 1889. Plusieurs journaux ouvrirent une souscription en 1868-69 pour lui élever un monument ; ce qui donna lieu à un procès. La statue n'en fut pas moins inaugurée le 2 décembre 1872.

Son nom fut donné à une rue du village en 1872, après la chute du Second Empire. Elle fut ensuite débaptisée pour prendre le nom de rue des Graviers. Médecin, il était en rapport avec les Hospices de Paris et connut ainsi l'existence du domaine du Montcel où il résida.

JÉRÔME GILLAND

BERGER, SERRURIER, DÉPUTÉ ET ÉCRIVAIN (1815-1854)

Issu d'une famille de bergers et berger lui-même, Jérôme GILLAND naît au Moncel, en 1815. Nourri de l'exemple chrétien de sa mère, il répugnait à toute violence et entendait faire régner l'idéal de justice et d'égalité dont il était épris. Il voyait en le Christ, comme bon nombre de penseurs de son époque, le précurseur des révolutions, comme celle de 1848.



Devenu serrurier à Paris, il lit beaucoup et se passionne pour les questions sociales et politiques qui animent le XIX^e siècle. Il prend part aux journées révolutionnaires de février 1848 et perd les élections de l'Assemblée constituante. Il est en revanche élu en 1849 avec 26 308 voix et représente la Seine-et-Marne à l'Assemblée législative. Seul député démocrate socialiste du département, parmi les dix-sept députés de la Montagne, il s'emploie à développer les associations ouvrières nées en 1848 et en rédige une brochure.



Avant que les combats n'aient pris fin, il part mettre ses enfants à l'abri et est appréhendé à son arrivée à Meaux, accusé de venir y prêcher le soulèvement. Incarcéré quelques mois à Meaux, puis à Paris, il écrit en prison Les conteurs ouvriers, préfacé par Georges Sand, avec laquelle il entretiendra une longue correspondance. Il l'avait connue grâce à son beau-père Magu, poète-tisserand de Lizy-sur-Ourcq et à son ami Perdiguier chez qui il demeurerait, cour de la Bonne-Graine, au faubourg Saint-Antoine.

Très éprouvé par le coup d'Etat de Napoléon III en 1851, à la suite duquel il est le seul député de la Montagne à ne pas être inquiété par le Gouvernement, il se retire à Château-Thierry où il reprend son activité de serrurier qu'il affectionne. Il donnait lui-même comme hypothèse à cette clémence insolite une conversation qu'il avait eue avec Jérôme, l'oncle de Louis-Napoléon, à l'occasion de laquelle ce dernier lui avait déclaré sa concordance de point de vue entre ses idées sociales et celles de Gilland. Il meurt en 1854.

Inhumé dans un caveau provisoire en attendant que soit prête sa sépulture, l'ensevelissement définitif se fit en secret et de nuit, afin d'éviter tout mouvement de foule. Sa tombe, restaurée en 1906 par la Ville de Meaux et par le Conseil général de Seine-et-Marne, est encore visible dans le cimetière de Château-Thierry. Elle mentionne : "A Pierre Jérôme GILLAND, ouvrier serrurier, représentant du peuple à l'Assemblée nationale. Né au Moncel (Seine-et-Marne) le 31 août 1815. Mort à Château-Thierry le 12 mars 1854".

LA MARGUERITE

Petite marguerite, au bord du chemin vert,
Au souffle du matin tiens ton calice ouvert.
Chassant l'ombre des nuits comme un voile qu'il lève,
A l'orient doré le doux soleil s'élève,
La brise rafraîchit les feuilles du buisson,
Et la rosée humide en courbant le brin d'herbe,
Tremble, brille et paraît comme un rubis superbe,
Que l'insecte vient boire en cessant sa chanson.
A cette heure du jour où tout paraît mystère,
Où tout semble harmonie au ciel et sur la terre.

Petite marguerite, au bord du chemin vert,
Au souffle du matin tiens ton calice ouvert.

Parle-moi du passé, fille de la nature !
De ces jours où j'allais, riant à l'aventure,
Avec mon frère enfant jouer auprès de toi ...
De nous porter tous deux quand ma mère était lasse,
Au milieu de tes sœurs nous cherchions une place,
Et nous les moissonnions, moi pour lui, lui pour moi ;
Le lendemain pourtant les voyait disparaître.
Oh ! Si tout ce qui meurt pouvait ainsi renaître !

Petite marguerite, au bord du chemin vert,
Au souffle du matin tiens ton calice ouvert.

Un jour, sans te froisser, si quelque main légère
Temperte doucement vers la terre étrangère,
Dans ces champs de la mort où j'ai laissé mon fils ...
Ne te dessèche pas, petite fleur que j'aime,
Si je t'invoque encore à mon adieu suprême,
C'est que tu nais aux lieux où sont mes vrais amis.
Calomnié, maudit, s'il faut que je succombe,
Loin de l'œil des méchants, viens fleurir sur ma tombe.

Petite marguerite, au bord du chemin vert,
Au souffle du matin tiens ton calice ouvert.

Pierre Jérôme GILLAND

LE LIEUTENANT-COLONEL DARCHE

UN HÉROS DÉFENSEUR DE LA PLACE FORTE DE LONGWY



Natalis Constant DARCHE naît à Sainte-Aulde, à Moitiébard, en 1856. De vieille famille saintaldaise, il écrit l'une des pages de gloire de la Première guerre mondiale. Soldat à 21 ans, officier à 28, lieutenant-colonel en 1911, il prend les fonctions de commandant de la place de Longwy en 1912.

Par son courage et sa ténacité, il va symboliser l'héroïsme de la ville. Dès leur entrée en France, les Allemands comprennent qu'ils ne peuvent éviter certaines forteresses comme Longwy. Les remparts de la cité abritent pas moins de 3 500 hommes du 164^e Régiment d'infanterie. Le lieutenant colonel Darche met en place une redoutable défense avec la cinquantaine de pièces d'artillerie dont il dispose. Après une héroïque résistance, il se résout à hisser le drapeau blanc le 26 août après 24 jours sous une pluie de fer.

Le Kronprinz à qui il remet son épée au quartier général de la V^e Armée allemande lui dit : "Colonel, vous vous êtes très bien battu ; je suis heureux de vous remettre votre épée en témoignage de mon estime pour votre vaillance, votre belle conduite et celle de votre garnison".

Interné en Bavière, il est évacué en Suisse en 1918 pour raison de santé et rapatrié en France. Fait commandeur de la Légion d'honneur en 1920, il se retire à Meaux à l'âge de la retraite où il meurt en 1947. Il repose aujourd'hui dans le cimetière de Sainte-Aulde.



Edith THOMAS

UNE RÉSISTANTE ET UN ÉCRIVAIN



Au 41 rue du Bourg, face à l'école, vécut, jusqu'à sa mort en 1970, Edith THOMAS, intellectuelle, écrivain et grande résistante. Née en 1909, elle se fait remarquer dans les lettres avec "La mort de Marie" qui obtint le prix du Premier roman en 1933. Elle participe à la publication des "Lettres françaises" clandestines, à "L'éternelle revue" de Paul Eluard.

Elle assiste Jean Paulhan et Claude Morgan au Comité national des écrivains.

En 1945 et 1946, elle collabore au Parisien libéré avec des reportages et des enquêtes. Son oeuvre d'écrivain se poursuit avec "Le jeu d'échecs" et "Ève et les autres" ou encore "La libération de Paris".

Elle fait partie du jury Fémina et a été faite chevalier de la Légion d'honneur et médaillée de la Résistance.

